

cette aristocratie du travail qui date du commencement de ce siècle. Carnot, qui a été Président, Freycinet, qui a été premier ministre, sont partis de là. Or, au milieu de nous et sorti de nos rangs à nous, Canadiens-Français, il y a un homme qui est, dans toute l'amplitude littéraire et technique de l'appellation, un ingénieur ; un homme qui, à peine arrivé à la quarantaine, peut nous montrer son nom inscrit sur cent travaux, d'ordre public, et à qui personne, dans tous le Canada, ne peut contester le droit de se dire à la tête du plus grand établissement de génie civil. Cet honneur n'a pas borné son activité, son savoir-faire et ses succès aux seules prérogatives de son art — car, ici, art est le mot ; — mais il a su élargir le champ, et il dirige en ce moment la construction d'un monument religieux dont il a dressé la physionomie architecturale et qui a révélé un autre aspect de son talent, à la fois si versatile et si ferme.

C'est ce compatriote que nous venons étudier à la veille de clore la première partie de notre Galerie. Nous ne pouvions, avant de déposer pour quelque temps notre plume, choisir un meilleur thème. Cela nous repose de la vilaine politique.

* * *

Joseph-Emile Vanier est né le 20 janvier 1858, à Terrebonne, cette région si féconde en hommes marquants. Son père, Emilien Vanier, était marchand de grain à Montréal. Il fréquenta les classes de l'Académie Commerciale Catholique et de l'École Normale Jacques-Cartier, puis il rentra à la Polytechnique où il se trouva dans son élément, tout comme l'oiseau dans l'air et le poisson dans l'onde. Il sortit de cette institution avec tous les hon-

neurs dont elle pouvait disposer, et, fait à noter, il en fut le premier gradué. C'est lui qui inaugura la liste.

Pour ses débuts dans la vie pratique, il fut assistant-ingénieur du service des canaux et des travaux de voirie d'Hoche-laga qui, à cette époque, prenait son premier essor.

En 1878, M. Prudent Beaudry, frère de notre ancien maire, l'appela à Los Angeles, Californie, pour diriger les travaux de l'aqueduc. C'était, dans l'ordre des choses, une promotion insigne, un premier et brillant chevron. Ce voyage à l'étranger et tant d'autres par la suite, enrichit le bagage scientifique du jeune ingénieur dont l'esprit pratique, observateur, sans cesse aux aguets ne perdait rien des choses vues, des progrès aperçus.

Quand il nous revint en 1879, il se sentit de taille à aborder de pied sûr toute la gamme des travaux du domaine de son bureau ; car il eut le sien à partir de ce temps.

Son rêve, au sortir de la Polytechnique, avait été de fonder à Montréal un véritable bureau d'ingénieur. Cela n'existait pas. Tout ici était dans l'enfance sur ce terrain. Il y avait bien des à-peu-près, des embryons, des essais, mais rien qui fut autonome, franchement de la profession. Et au risque de paraître enjamber dans notre récit, constatons de suite, qu'aujourd'hui, le bureau de M. Vanier est le plus considérable, dans son genre, qui existe au Canada. Dix-sept employés permanents en composent le personnel, les uns des anciens élèves de la Polytechnique, comme lui, les autres des spécialistes sortis des meilleures institutions de France et de Belgique.

Un détail en passant : il a pour comp-